

Focus italien aux Rencontres d'Arles – août 2021

6 artistes

Le forfait de 4 jours en main augmenté du pass sanitaire (obligatoire depuis le 9 août 2021), il faut en effet montrer patte blanche à chaque entrée d'exposition, nous voilà parés pour aller à la découverte de cette énième édition du festival annuel photographique d'Arles créé en 1970, toujours passionnant et présenté dans des lieux divers dont nombre d'églises, chapelles ou couvents désaffectés. Quelle chance, ce week-end du 15 août a sans doute incité à paresser sur la plage car les rues d'Arles sont quasi vides et la chaleur moins caniculaire que prévue dans cette contrée et le mistral nous évente délicieusement.

Lettre d'Italie vue du CCFI oblige, focus sur les artistes italiens ou d'origine italienne, connus et méconnus, non pas que la question de la nation italienne soit au centre de leurs recherches mais quelque chose d'une « méditerranéité » féconde certaines œuvres présentées.

Massao Mascaro

Ainsi dans ***l'Eglise des prêcheurs***, les photographies en noir et blanc de **Massao Mascaro**, comme surexposées, restituent le soleil accablant et la blancheur torride des territoires où l'ombre existe peu.

Sub Sole (du latin : sous le soleil) est le nom de cette série réalisée de 2017 à 2020 sur les traces d'Ulysse : Ceuta, Naples, Athènes, Palerme, Istanbul, Tunis et Lampedusa. Au-delà des traces visibles de l'implacable dureté de la lumière méditerranéenne, imprégnant la vie des hommes, des bêtes ou des objets, les photographies donnent à voir aussi la solitude, l'abandon, la difficulté de la vie mais avec pudeur et modestie.

Massao Mascaro est un jeune photographe né à Lille en 1990, qui vit et travaille à Bruxelles et dont le travail oscille entre autobiographie, topographie et politique. En août 1956, son grand-père calabrais Tomaso Mascaro quitte son village de Pianopoli pour la ville minière de Lens, Fosse 2, à la suite des contrats conclus en 1946 entre la France et l'Italie offrant du charbon contre des bras italiens. Il est rejoint par son épouse Teresa et leurs deux enfants dont Maria, la mère du photographe. Cinq noires années de charbon plus tard, le nonno quitte la mine pour la raffinerie Béghin Say et Lens pour une maison à Ostricourt près de Lille.

Ce sera le sujet de la série **Ramo**, les branches de l'arbre familial de Massao Mascaro sur les pas du nonno à Pianopoli.



Série Sub Sole, Massao Mascaro, 2017-2020

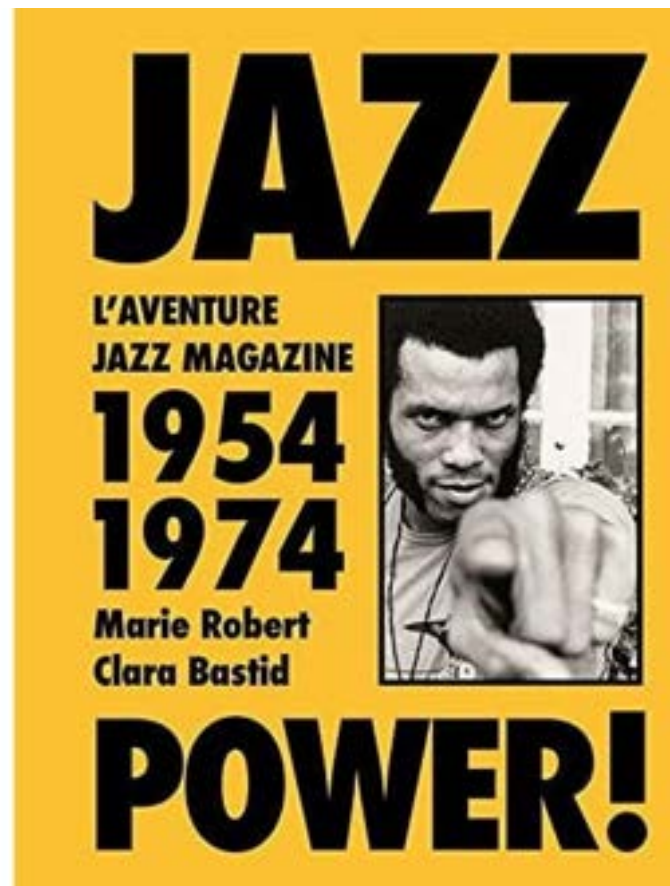


Série Ramo, Massao Mascaro, 2010-2015

Giuseppe Pino

En plein cœur d'Arles, *Croisière*, espace de bric et de broc, avec une jolie librairie pop-up Actes Sud, les éditions incontournables d'Arles qui ont même produit une ministre de la culture fugitive, accueille l'exposition **Jazz Power ! Jazz magazine. Vingt ans d'avant-garde (1954-1974)**.

150 photographies originales sont présentées, tirées des archives de *Jazz Magazine* créé par **Daniel Filipacchi et Frank Ténor**, qui illustra le formidable élan du jazz d'après-guerre, tout en préfigurant l'avènement de la presse magazine en France. Et le premier à mettre en couverture des musiciens afro-américains et à façonner des légendes comme Ray Charles, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Mahalia Jackson, Count Basie, Louis Armstrong, ...



La photo (**Roy Ayers**, auteur de « *Everybody loves the Sunshine* », prise à Montreux en Suisse en 1969) illustrant l'affiche de l'exposition est celle de **Giuseppe Pino**, photographe italien né à Milan en 1940, de parents d'origine française, suisse et italienne. Photoreporter pour le magazine italien **Panorama** dès sa création en 1962, il s'installe ensuite à New York en 1973 et se rend célèbre par les portraits de jazzmen auxquels il consacre son travail. Fin des années 80, retour en Italie où il se diversifie avec la photographie de publicité, de nu, de mode et de politique. En 2002, Giuseppe Pino publie « *Jazz my love* » regroupant les plus grands protagonistes de la scène musicale de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Capture des moments intimes d'abandon ou d'humour ou d'exaltation comme le cliché de **Keith Jarrett** paru dans « *Italie* », **Jazz Magazine n°226, octobre 1974**, où le musicien joue sur son piano le corps à demi-dressé devant son tabouret la tête en arrière et la bouche grande ouverte !



Ron Carter, 1972, Giuseppe Pino



Miles Davis, 1982, Giuseppe Pino



Jazz magazine n°226 – 1974

Martina Menegon

Dans un tout autre genre et à une tout autre époque, c'est-à-dire la nôtre actuelle, l'exposition **Incarnations** proposée au **Couvent Saint-Césaire**, nous offre d'autres perspectives où la technologie va au-delà du réel et invite à un voyage virtuel.

Ainsi **Martine Menegon**, artiste, conférencière, commissaire d'exposition, née en Italie en 1988, travaille avec l'interactivité et la réalité étendue.

Sur un grand écran plat, les avatars démultipliés de l'artiste comme des clones grotesques s'amoncellent sur un bout de montagne émergée, tombant les uns sur les autres en une pathétique tentative de survie. Le radeau de la méduse, version jeu vidéo, où le même personnage représenté à l'infini rampe sur ses autres corps, surnage dans une immensité aquatique, tombe encore et encore en boucle perpétuelle. Sentiment de malaise dû à l'imagerie low tech du corps de l'artiste scanné en 3D, à la perte d'identité suggérée, à cette masse de corps se référant à d'autres corps ceux-là bien réels des migrants noyés ? Un dialogue s'instaure entre la réalité physique et la réalité virtuelle.

Une peinture du Musée d'arts de Nantes apparaît alors à l'esprit, **le Défilé de la hache**, peint en 1894 par **Paul Buffet**. Scène en grand format d'avant le cinéma, inspirée du roman historique de Gustave Flaubert, *Salammbô* (1862) où l'histoire se déroule en Tunisie au 3^{ème} siècle avant JC. Paul Buffet représente toute l'horreur de l'épisode où des mercenaires barbares attirés dans un piège et affamés depuis trois semaines dévorent leurs morts.

Si les images numériques de Martina Menegon montrent des corps essayant de se raccrocher au seul rocher émergeant, ceux de Paul Buffet dans un paysage aux tons jaunes violents tentent de fuir de l'abîme mais leur quête aux uns et aux autres est désespérée. Il n'y a pas d'issue possible.

Pour en savoir plus : <http://www.martinamenegon.com/artworks>



***When you are close to me I shiver, 2020, Martina Menegon
Simulation en temps réel, vidéo HD Display, PC gaming
Photo du dispositif PS***



*When you are close to me I shiver, 2020, Martina Menegon
Simulation en temps réel, vidéo HD Display, PC gaming
Détail écran photo PS*



*Le défilé de la hache, 1894, Paul Buffet
Huile sur toile, 400 x 280 cm*

Alighiero e Boetti et Michelangelo Pistoletto

Hors des Rencontres photographiques, à la **tour Luma** qui fait couler beaucoup d'encre et de salive, nous retrouvons des œuvres de deux artistes italiens célèbres du mouvement *Arte Povera* : **Alighiero Boetti** (né à Turin en 1940 - décédé à Rome en 1994) et **Michelangelo Pistoletto** (né à Biella en 1933).

- Inaugurée depuis peu, **la tour Luma**, elle-même œuvre de l'architecte américain **Franck Gehry**, on préfère le Guggenheim à Bilbao, se dresse seule dans la ville d'Arles relativement basse, couverte de centaines de facettes métalliques réfléchissant les humeurs du temps, référence à *La Nuit étoilée* de Vincent Van Gogh et aux Alpilles au loin. La base inspirée des arènes antiques alourdit l'ensemble. Mais ne boudons pas notre plaisir. La milliardaire suisse **Maja Hoffmann**, héritière des Laboratoires Hoffmann-La Roche créés en 1896 par son arrière-grand père et issue d'une famille de collectionneurs d'art, poursuit la tradition en matérialisant sa **Fondation LUMA** à Arles. Comme au temps des Medici, les mécènes d'aujourd'hui réhabilitent ou construisent et offrent un écrin à leurs collections. C'est le cas de **François Pinault** à Venise au Palazzo Grassi et à la Punta della Dogana ainsi qu'à Paris à l'ancienne Bourse du commerce, comme celui de **Bernard Arnault** avec la Fondation Vuitton, bâtiment confié également à Franck Gehry et installé au Bois de Boulogne.



La Tour Luma. Photo PS

Alighiero e Boetti

Pour être tout à fait exact, car l'artiste a ajouté le **e** (et en français) de coordination entre son prénom et son nom signalant un dédoublement de personnalité lié au statut de l'artiste.

C'est une de ses superbes **Mappe**, réalisée en 1988-1989 par des tisserandes afghanes qui nous transporte dans l'exposition « **The Impermanent Display** » (*L'Exposition éphémère*) des œuvres marquantes de la collection Hoffmann.

Sur le cadre est brodé : **ALIGHIEROBOETTIIATEMPOINTEMPOCOLTEMPORANEA**. Les autres écritures sont produites librement par les artisans qui y indiquaient souvent le lieu et le groupe ayant produit la pièce.

Le Musée d'arts de Nantes en possède une importante, intitulée **One Hotel Kabul Afghanistan**, datant de 1972. « *La créativité c'est aussi l'ouverture d'un hôtel* » expliquait l'artiste, projet qu'il réalisa en 1971 avec un ami afghan. Le One Hôtel de Kaboul resta ouvert six années.

En 1969-1970, Boetti réalise **Planisfero politico** où les territoires nationaux ont été coloriés avec les couleurs et les motifs qui caractérisent leurs drapeaux respectifs de manière à rendre évident les différentes découpes des continents. Ce planisphère deviendra le patron de la série des *Mappe* à venir.

« *Le travail de la Carte géographique brodée constitue pour moi le maximum de la beauté. Pour ce travail, je n'ai rien fait, je n'ai rien choisi, dans le sens où le monde est ce qu'il est et ce n'est pas moi qui l'ai dessiné, les drapeaux sont ce qu'ils sont et ce n'est pas moi qui les ai dessinés ; bref je n'ai absolument rien fait ; quand l'idée de base, le concept, naît, tout le reste n'est pas à choisir.* » écrit-il en 1974. Boetti n'a rien fait selon ses dires, sauf inaugurer l'ouverture au « travail commun » en art réunissant des intermédiaires, des exécutants et un artiste se distribuant et se répartissant des tâches et des rôles. Aujourd'hui un artiste comme Hervé di Rosa parcourt le monde pour faire réaliser ses dessins par moult artisans de diverses disciplines et cultures (broderies indiennes, laque du Vietnam, tissages, perles d'Afrique du Sud ...) dans un esprit de « créativité diffuse » chère à Boetti.



Alighiero Boetti – Mappa, 1988-1989 – The Impermanent Display, Collection Maja Hoffmann

Michelangelo Pistoletto

Autre figure importante de Arte Povera, **Michelangelo Pistoletto** est né à Biella dans le Piémont où l'artiste a fondé la **Cittadellarte – Fondazione Pistoletto** (<http://www.cittadellarte.it/>) à la fin des années 90. C'est un laboratoire interdisciplinaire encourageant l'utilisation de l'art afin de promouvoir le changement social.

Dans la même exposition « *The Impermanent Display* », deux tableaux-miroirs (en fait, des surfaces d'acier poli) de la taille d'une grande porte s'ouvrent sur l'un des murs de l'exposition, comme une fenêtre sur l'envers du miroir, car des personnages sérigraphiés à échelle réelle semblent évoluer au-dedans des espaces dévoilés par les miroirs : un cameraman de dos, un homme torse nu la tête couverte d'un foulard, en position de jeter quelque chose, c'est un manifestant ... D'un pas nous voilà tout proches du cameraman ou du manifestant, projetés dans cette histoire, dans cet ailleurs dont nous ne savons rien, intrus réels dans une fiction sociale tout à fait réaliste. Confrontations des personnages fixes et des visiteurs mobiles, les images ne sont plus figées et englobent le spectateur et son environnement, créant un portail entre l'art et la vie.



Michelangelo Pistoletto – Video ripresa (Prise de vue), 2008 et Sans titre, 2008. Sérigraphies sur acier inoxydable poli miroir – The Impermanent Display - Collection Maja Hoffmann – Luma Arles 2021

Jean-Pierre Formica

Par une série de (heureux) contretemps, nous entrons par hasard dans la **Chapelle du Méjan** qui jouxte la librairie Actes Sud – déjà citée- Là l'artiste présent, que nous découvrons pour la première fois, raconte l'immersion de ces bustes cristallisés dans les marais salants de Camargue, recherche initiée voici plus de 30 ans. Un travail fatigant car il faut être attentif au processus de cristallisation, une création qui se fait sans lui mais tout de même il faut les porter les mannequins-matrices pour le sel. Dans ce travail de la nature, on retrouve Giuseppe Penone séduit par la croissance d'un arbre. « J'étais comme fasciné. Je me voyais comme un *porteur* entre la nature et moi. Un porteur avec un seul message, celui de l'art, l'art simplement grâce à une opération plus que millénaire. » déclare-t-il à Olivier Kaepelin, dans sa belle monographie éditée par Actes Sud et composée entièrement par lui-même, nous dit-il fièrement avec sa vitalité hors d'âge.

Jean-Pierre Formica, fils d'immigrés italiens venus de Sicile et de Toscane, né à Uchaud dans la région de Nîmes en 1946, est un chercheur, un expérimentateur. De son premier métier de peintre en bâtiment, il retient les peaux, les couches de papier, la chair de la peinture qui lui font superposer des couches de papier coloré, et ensuite les travailler au cutter. On y retrouve les *Mappe* d'Alighiero e Boetti mais de papier ou les *Tournesols* de Van Gogh. C'est beau, ça vibre de couleurs, ça enchante.

Le temps, la Méditerranée, la mémoire, le processus de création et ses accidents, sources de force et de richesse, fécondent au quotidien les expérimentations de cet artiste profondément vivifiant.



Jean-Pierre Formica et ses sculptures de sel



Vue générale de l'exposition au premier étage



Mappemonde



Jean-Pierre Formica dédicçant sa monographie avec un dessin